



Budapestre vonatkozó ujságcikk

Osztályozás

92

Szerző: *Pierard, Louis*

Cím: *Le Centenaire d'Alexandre*

Petőfi

Petőfi Sándor

Idő

"1923"

Forrás: *Soir*

Személy

Brüssel

1923. 1. 4.

Helyszám

(Hely)

(Idő)

(Köt. v. füz.)

(Oldal)

Székesfővárosi háziyomda 1923

Le Centenaire d'Alexandre Petőfi

(1er JANVIER 1823-31 JUILLET 1849)

16
Pendant les quelques jours que je viens de passer à Buda-Pesth, j'ai pu voir, je dirai presque : j'ai pu toucher du doigt, ce qu'est un poète vraiment national. La Hongrie célèbre en ce moment le centenaire de son plus grand écrivain, Alexandre Petőfi, né le 1^{er} janvier 1823, à Kis-Kőrös, et qui périt mystérieusement, le 31 juillet 1849, à la bataille de Segesvar.

Partout, dans la grande capitale, dans la presse comme dans les écoles, dans les casernes (il y en a encore) comme dans les assemblées politiques, au théâtre comme au Parlement, il n'est question, depuis quinze jours, que du poète dont la statue s'érige, la main levée, comme prenant le ciel à témoin, au bord du

Danube magnifique, face à cet ancien palais royal où commande aujourd'hui « Son Altesse » le gouverneur-amiral Horthy, le vrai roi de la gentry et des agrariens qui détiennent actuellement le pouvoir. Le Parlement a voté des crédits importants pour la célébration de ce centenaire. Le gouvernement a décidé que les fêtes dureraient plusieurs mois, ce qui est peut-être éparpiller l'effort fait en vue d'attirer à nouveau l'attention du monde sur un des grands lyriques du XIX^{ème} siècle. Mais, tandis que la gent au pouvoir voudrait représenter Petőfi comme une sorte de Tyrtée nationaliste, comme une sorte de Körner ou d'Arndt revancharde, comme un chanteur belliqueux de l'idée panmagyare, l'opposition libérale et socialiste, qui a fort à faire en ce moment en Hongrie pour lutter contre un régime policier qui n'a d'égal que celui de Moscou, trouve, au contraire, dans l'œuvre du grand poète, un hymne éperdu aux grandes idées de liberté et d'humanité en honneur chez tous les intellectuels de 1848. Voilà bien la preuve qu'il s'agit d'un poète national. Son œuvre est tout un monde. Les uns et les autres y trouvent leur compte.

Pour moi, je n'ai pas voulu me contenter d'un succès facile en citant à la fin d'un discours, devant une assemblée populaire frémissante le seul nom de Petőfi : j'ai vu ses œuvres les plus célèbres dans une tra-

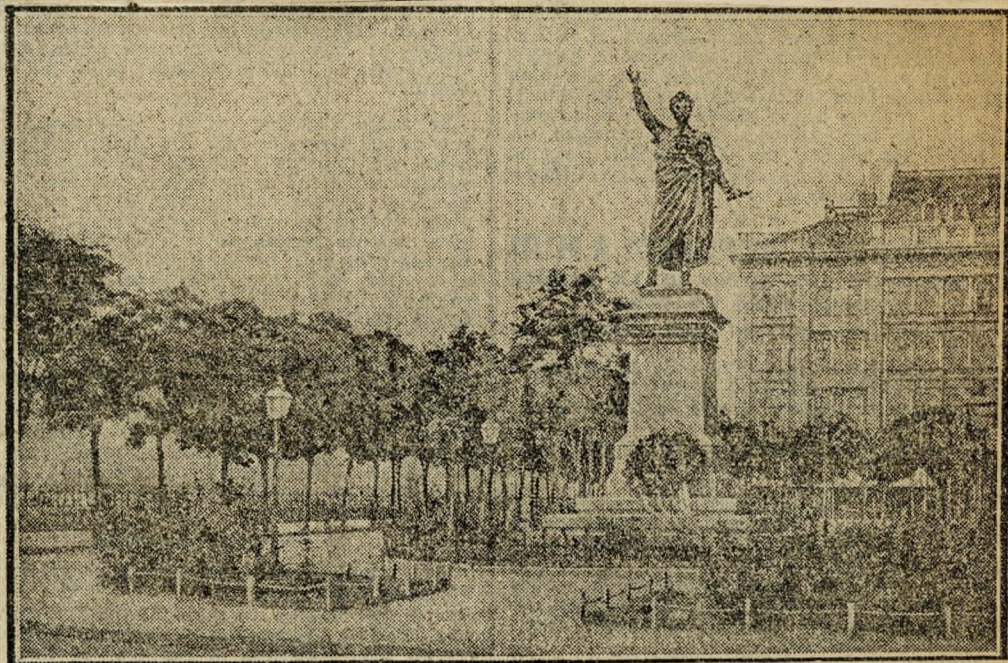
duction allemande (la version française que j'avais parcourue auparavant est lamentablement insuffisante). J'ai visité la maison où, comme dans la maison de Goethe, à Francfort, comme aux Charmettes, comme au pavillon de Croisset, comme nous l'espérons, demain, dans la maison de Verhaeren, au Cail-lou-qui-Bique, on trouve réunis les objets familiers, les reliques, les manuscrits et l'abondante iconographie qui permettent d'entrer dans l'intimité d'une vie et au cœur même d'une œuvre de grand écrivain.

On m'a fait voir un film inégal, mais d'une heureuse inspiration qu'une maison hongroise vient de « tourner » à l'occasion du centenaire et qui reconstitue les épisodes principaux de la vie du poète. La belle vie, romantique à souhait! Petőfi, fils d'un modeste boucher de village, passe son enfance à Peleghyaza. Enfance disciplinée et vagabonde. Plus d'une fois, il fuit la maison paternelle en quête d'aventures, au grand désespoir d'une mère qu'il adore. Un jour, il s'engage dans une troupe de comédiens ambulants qui lui font la vie dure, l'emploient aux plus obscures besognes et raillent ses rêves de gloire. Il finit par arriver jusqu'au théâtre national de Pesth, où il est chargé de petits services. Entretemps, il étudie seul le français, l'anglais, l'allemand, au point de pouvoir traduire un jour très déceimment Schiller et Béranger et le « Corollan » de Shakespeare. Il devient soldat à Sopron, mais quitte bientôt

« l'habit militaire » et recommence son existence vagabonde, avec des troupes de comédiens ambulants, où il fait plus que jamais triste figure. Il connaît la plus noire misère, les privations, la maladie, de grandes déceptions amoureuses, en attendant de rencontrer un jour une femme d'élite, Julie Szendrey, qu'il épousera.

Alors qu'il avait touché le fond même de l'abîme, connu la plus noire misère et le désespoir, le poète rencontre son sauveur, le grand écrivain Voroeshmarthy, poète célèbre, adulé, fêté par toute l'élite hongroise. Voroeshmarthy,

amène le jeune Petőfi à Buda-Pesth, et dit : « Voilà notre maître à tous ». Le premier recueil du poète parut en 1840, et, tout de suite, c'est le succès. Certaines de ses poésies évoquant



MONUMENT DU POÈTE PETOFI A BUDAPEST

la « pusta », où galopent les cavaliers de légendes, la grande plaine à blé, les rizières et la vigne, deviennent bientôt populaires.

1848... La révolution à Paris. Toute l'Europe s'agite. La Hongrie se lève à l'appel du grand républicain Kossuth, pour secouer le joug des Habsbourg, mais le jeune François-Joseph qui vient de monter sur le trône va faire appel aux

cosaques de son cousin le tsar, pour briser l'élan de la jeune liberté. Petöfi devient le Rouget-de-l'Isle de la révolution hongroise. Il compose un chant enflammé : « Talpra Magyar » (Debout, Magyar !), qu'il récite lui-même planté au bord du grand escalier du Musée national, comme à la proue d'un navire. Il appelle au combat les milliers d'hommes qui l'écoutent comme ils écouterait la parole de Dieu. Petöfi s'engage dans un bataillon de la milice nationale. Fait capitaine, il prend part à des combats malheureux, notamment dans son pays natal, où sont restés ses vieux parents. Le 31 juillet 1849, il périt à la bataille de Segesvar. Son corps n'a pas été retrouvé. Une atmosphère de légende entoure sa mort. Les Hongrois, longtemps, déclarèrent qu'il était toujours vivant, et qu'il reviendrait les inciter encore, par des chants nouveaux, à la reprise de la lutte pour la liberté momentanément vaincue.

Dans l'œuvre de Petöfi, comme dans celle de son contemporain et ami Arany, on trouve, à côté de fraîches églogues, de savoureuses épopées populaires comme « Toldi », comme « Janos-le-Héros », d'un tour à la fois héroïque et familier, d'un humour bon enfant. Parmi ses poèmes les plus célèbres, il y a la « Marseillaise des Hongrois », à laquelle nous avons fait allusion plus haut, et cette pièce admirable, vraiment prophétique, où il entrevoit sa fin sur un champ de bataille, et annonce la liberté à tous les peuples esclaves ; enfin, ce poème d'une puissance sarcastique rarement égalée, intitulée « Le noble Hongrois » :

C'est pour l'oïveté que la vie est donnée,
Je vis, ne faisant rien de toute la journée,
Le travail est le lot de l'humble villageois,
Je suis un noble Hongrois.

Il est une science, en vérité, que j'aime
Et nul n'y peut atteindre aussi haut que moi-même
Bien manger est toujours mon fort et bien je bois,
Je suis un noble Hongrois.

J'ai du bien, c'est certain, mais c'est très peu de chose.
Par contre, j'ai beaucoup de dettes à la fois,
Je suis un noble Hongrois.

Ou nous nous trompons fort, ou voilà un poème qu'on ne déclamera pas beaucoup dans les cérémonies officielles, organisées à Buda-Pesth, à l'occasion du centenaire, car c'est sur ces « nobles Hongrois » que s'appuie, en ce moment, la toute puissance de « Son Altesse » l'amiral-gouverneur Horthy, premier du nom.

Louis PIERARD.